

Louis dans la vie et La Belle vie de Marion Gervais

REGARD de Stéphane Pichelin ...

La belle vie, c'est celle d'une bande de petits gars entre Saint-Suliac et Saint-Malo : Ben, Enzo, Glen, Liam, Louis, Orso, Pierrot. Ils peuvent avoir entre 14 et 16 ans et sont unis par la passion du skate. Ils glissent sur des routes de campagne, s'entraînent à faire des flips sur une estrade de bois isolée sur un terrain abandonné, ou se retrouvent au skate park du coin où ils s'organisent des barbecues entre amis. Ils finissent par former une espèce de communauté libre de skaters, encore enfantine dans les affects de ses membres pris individuellement, pleinement adolescente dans les sujets de leurs préoccupations communes (être ou ne pas être amoureux, boire ou ne pas boire de bière) et étrangement sérieuse et mature dans le soin apporté à l'entretien de leurs maigres possessions et dans leur souci du partage. Ainsi, quand le skate park qu'ils ont aménagé avec du mobilier de récupération (canapé, table basse) est saccagé, et le mobilier brûlé, on peut les voir nettoyer l'endroit avant de ramener un nouveau divan, le tout collectivement et sans besoin d'adulte pour leur expliquer la marche à suivre.

Deux ou trois ans plus tard, Louis dans la vie revient sur un des membres de cette petite bande, Louis justement. Quand on lui demande, dès le début du film, ce qu'il souhaite pour son 18^e anniversaire, sa réponse fuse : « Ne pas aller en prison... C'est déjà bien ! » La menace est bien réelle pour lui, petit délinquant en instance de procès et qui, pour éviter son incarcération, décide d'abandonner « l'argent facile » et de se faire une de ces vies que l'on dit normales : CAP en peinture en alternance dans un centre de formation et comme apprenti chez Saint-Maclou, appartement en location avec sa copine Éloïse. Mais éviter la cellule ne lui suffit pas à éviter l'emprisonnement. Car, à partir de ce choix forcé, tout un enseignement de la contrainte se déroule. Il faut se soumettre à la loi. Se soumettre aux exigences d'un patron qui, en guise d'un apprentissage de peintre, lui fait faire de la vente en magasin. Se soumettre aux horaires des cours et aux horaires de travail. Et se soumettre encore aux besoins de calme de ses voisins, eux-mêmes soumis par le travail ou l'école. Tout cela pour un salaire d'apprenti, un demi Smic qui ne lui permet même pas d'économiser l'argent qu'il lui faudrait pour accomplir son rêve : partir, voyager, aller à tous les bouts du monde.

Le thème est le même dans les deux films : il s'agit toujours de la liberté comme condition d'une vie qui vaille la peine d'être vécue aux yeux d'adolescents. Mais les sujets sont différents. Les gamins de *La belle vie*, sans phrase et sans en avoir conscience, perpétuent une tradition de liberté des enfants du peuple, petite bande de gavroches tôt émancipés de leurs familles – le film insistant beaucoup sur la difficulté de leurs rapports avec leurs pères. Et si leur font défaut les barricades sur lesquels Gavroche chantait, et mourrait, leurs aspirations, leur esprit collectif et leur sens de l'auto-organisation les met de plein pied, par pure nécessité, avec les utopies concrètes les plus contemporaines, à la façon de la Zad de Notre-Dame des Landes. On peut ressentir cette puissance-là dans la manière même de filmer de Marion Gervais. À travers une attention soutenue apportée aux cadrages, toujours justes, et aux couleurs, parfois somptueuses, la naïveté réaliste de ces jeunes adolescents extrait leur monde de sa trivialité et le dégage de son poids. Ne manquent ni le lisier, ni la glèbe, ni les terrains vagues, ni les hangars désaffectés, mais tous sont revêtus de dignité et de poésie et se mettent à dériver, à la suite des skateurs, vers une légèreté presque hollywoodienne.

Il en va tout autrement de Louis dans la vie, où la contrainte imposée au personnage tire chaque paysage, intérieur ou extérieur, vers sa plus grande banalité. Ici, par petites touches jamais appuyées, sans grandiloquence, la réalisatrice laisse émerger le portrait d'un presque adulte sculpté en creux par le théâtre social qui l'entoure et le cerne. Si la sincérité consiste à perdre le contrôle de son apparence sous le coup d'une émotion trop forte, alors nul n'est sincère ici, car tous s'attachent à apparaître à l'image tels qu'ils s'imaginent, ou tels qu'ils imaginent qu'ils devraient être. La formatrice, les enseignants, la mère de Louis, et même son amoureux s'appliquent à remplir au mieux leurs rôles, sans que l'on sache s'ils le font pour la caméra ou pour Louis, pour le calmer, l'appivoiser et le garder.

Lui les observe. Il a une maison à lui, son lieu, un bunker éventré que le film place à l'extrémité d'une ligne de fortifications en ruines, au bord de la mer. C'est un théâtre aussi, quand on regarde vers l'intérieur à travers le mur manquant comme si on regardait une scène. Louis y est enfin son personnage : tourné face à l'océan, les yeux fixés sur l'horizon, inventant peut-être tous les chemins qu'on peut parcourir sur cette surface lisse et plombée. On le retrouve aussi, casque de moto sur la tête, faisant face aux flots depuis une digue de sa ville de Saint-Malo. Ou encore, à l'Église, brûlant un cierge en remerciement pour ne pas avoir été incarcéré, assis dans la nef et scrutant intensément le lieu du mystère. C'est tout un : il s'agit de partir, quitter cette vie vécue comme un forçat et rentrer dans l'infinie liberté d'une autre vie. Rêvée, peut-être.